

# Lacan Quotidien



N° 803 – Mardi 27 novembre 2018 – 10 h 17 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Tel que c'est

**EN AVANT**

### **L'enfant du coffre**

**Familles : questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud**

### **Payer le prix de sa propre extranéité**

**À propos de l'augmentation des frais d'inscription à l'Université pour les étrangers**

**par Lore Buchner**

**Communiqué du Département de psychanalyse  
de l'Université Paris-VIII**



## L'enfant du coffre

### Familles : questions cruciales, la chronique d'Hélène Bonnaud

L'affaire de la *petite fille du coffre* resurgit dans les médias. Le procès de la mère vient rappeler les circonstances de ce fait divers qui dévoile que la maternité peut tourner mal, qu'elle n'est pas toujours ce moment idéalisé entre la mère et l'enfant et constitue, pour la clinique, une réflexion sur ce qui peut se passer dans ce laps de temps tellement particulier de la grossesse et de la naissance d'un enfant.

La maternité, aujourd'hui, incarne l'idéal absolu du désir d'enfant, désir qu'on imagine pur de toute ambivalence, de toute crainte, de toute angoisse et de tout refus. À notre époque, le désir d'enfant se trouve amplifié du fait des progrès de la science qui permettent aux femmes de devenir mères malgré les problématiques liées à la stérilité, mais aussi à l'âge et surtout aux contingences de leur vie amoureuse. Ce désir devenu droit ne cesse de s'accroître au point qu'aujourd'hui la revendication d'un droit à l'enfant a franchi la barrière des sexes. Hommes et femmes, célibataires, homos, hétéros en couple ou pourquoi pas trans et no-sexe, veulent engendrer. Cette poussée vers la vie est un phénomène qui montre combien cette pulsion de vie décrite par Freud est irréductiblement liée à la jouissance primaire inscrite dans la reproduction de l'espèce, sauf que nous sommes des êtres parlants et, de ce fait, parasités par le langage, les malentendus du désir et de la jouissance. C'est bien ce qui aujourd'hui, à l'heure où les idéologies scientistes prévalent, fait symptôme. L'enfant est par excellence l'objet précieux et désirable qu'on veut avoir et chérir.

C'est pourquoi, régulièrement, quand on entend parler de ces mères qui manifestent leur refus d'enfant, refus qui peut aller du délit au crime, une rumeur faite d'horreur, de révolte, de violence s'empare des médias qui s'en font l'écho. La stupeur et l'incompréhension accompagnent les mouvements de rejet de ces mères « monstrueuses » qui non seulement ne veulent pas d'enfant, mais ne font rien pour avorter et passent les neuf mois de leur grossesse, sans rien montrer de leur état, sans rien en dire et, bien souvent, accouchent dans une solitude totale, puis mettent en acte le refus qui exerce sur elles sa logique réelle.

## *Un parasite*

Les infanticides sont toujours éprouvés comme des crimes insupportables, renvoyant chacun à l'horreur, image en miroir inversée de la maternité idéale. Pourtant, rien n'écrit le rapport de la femme avec l'objet qui va prendre forme dans son corps et que Lacan n'hésite pas à qualifier de « parasite », la première fois dans son séminaire sur *L'angoisse* en 1963, puis ainsi en 1976 : « Dans l'utérus de la femme, l'enfant est parasite, et tout l'indique, jusques et y compris le fait que ça peut aller très mal entre ce parasite et ce ventre » (1).

« Alors qu'est-ce que ça veut dire connaître ? », se demande Lacan. Qu'est-ce que ça veut dire connaître son homme, connaître sa femme, connaître son corps, connaître son bébé dès lors que rien ne peut vraiment nommer ce qu'est vraiment cet objet pour la femme qui le porte ? De fait, elle doit le porter, tout comme elle doit l'attendre. Si elle ne fait pas connaissance ou ne prend pas acte de ce fait qu'elle porte un enfant, il y a ce qu'on appelle en médecine un déni de grossesse. Ce déni peut prendre plusieurs formes et surtout il peut se présenter comme une solution pour la mère face à l'insupportable qu'est pour elle d'être un corps parasité par un objet dont elle ne veut pas. L'objet en question sera dénié, annulé, dénué de toute réalité, puisque c'est ce veut dire « déni ». Il n'existe pas. On ne fait pas semblant de ne pas le savoir, on ne l'oublie pas non plus. On le dénie, on ne le sait pas.

## *Une mère en question*

Après avoir eu trois enfants, son mari lui dit que maintenant, ça suffit. Mais cette parole n'a pas vraiment de sens pour madame Rosa Maria Da Cruz. On apprendra dans l'après-coup de la découverte de son enfant dans le coffre de sa voiture que, chaque fois qu'elle se trouve enceinte, elle ne s'en rend pas compte. Les signes pourtant si manifestes d'une grossesse à venir, elle ne les interprète pas. Son esprit n'est pas connecté à son corps de femme. Elle continue sa vie comme si rien ne s'y passait. Le signifiant « grossesse » semble déjà absent ou, du moins, difficile à penser. Le premier enfant a eu la fonction de créer le couple qu'elle forme depuis lors avec son mari ; les deux autres enfants sont arrivés par surprise et sans qu'elle réalise qu'elle est enceinte jusqu'au terme.

Quand elle se retrouve enceinte pour la quatrième fois, elle ne s'en rend pas compte non plus. Elle accouche seule, dans une solitude absolue. Cette solitude est ce qui la mènera à ne pas réaliser qu'est née une petite fille. D'ailleurs, une fois le bébé sorti, elle le laisse là, et vaque à ses occupations habituelles. Le bébé est né, mais il ne prend pas sens. Il n'existe pas davantage. Et elle le cache. Tout d'abord dans une pièce au sous-sol de la maison. Elle se lève la nuit pour le nourrir et lui donner quelques soins. Puis, quand son mari se retrouve au chômage et reste plus souvent à la maison, elle transforme le coffre de sa voiture en lieu de vie pour le bébé, se disant que, son mari ne conduisant pas, il n'avait pas de raison de se servir de la voiture. La voiture devient le domicile de l'enfant. Elle y loge le bébé et le laisse bien souvent dans une situation d'extrême danger.

Est-ce pour mettre un terme à ce montage insupportable pour elle qu'elle va finalement amener sa voiture chez le garagiste et courir le risque que ce dernier ouvre le coffre et découvre qui l'habite ? C'est l'hypothèse qu'a faite cet homme qui a découvert l'enfant et l'a ainsi sauvée de son enfermement. S'il n'était pas intervenu, d'après les premiers secours, la petite serait morte d'asphyxie.

## *La forclusion fait trou*

Ce qui est intéressant dans l'affaire de la petite Séréna, c'est que justement, elle n'a pas été tuée. Elle a plutôt été cachée et enfermée. On peut dire qu'elle a été *tue*, avec l'équivoque que ce signifiant indique. Elle n'était ni vivante ni morte. Elle était ça, une chose comme le dit sa mère. L'enfant n'avait pas pris sens.

Elle était restée forclosée, comme l'a indiqué Lacan pour expliquer le mécanisme de la *Verwerfung* (2). Cette forclusion indique que l'enfant n'a pas été symbolisée. Elle est restée en deçà du monde des mots, du monde du sens, du monde de l'Autre. Cachée dans ce coffre, elle était quasiment réduite au pire. La mère l'a cependant nourrie, mais elle ne la traitait ni comme un être humain, ni même comme un animal. Elle la traitait comme un objet sans valeur, sans parole, un déchet d'elle-même.

C'est d'ailleurs cette notion de déchet qui ici prend sa portée. Objet a lâché du corps propre, il a cette fonction d'incarner un reste, reste de l'opération que constitue la grossesse quand elle se finit mal. Ce reste ne sera pas symbolisé, même si la mère lui donne le joli prénom de Séréna, dans lequel on pourrait entendre la sérénade ou la sérénité, mais qu'en analyste, nous lisons plutôt comme « sera não », *não haverá* en portugais (la langue de la mère), « sera non » en français, n'advient pas. Oui, elle sera le non de la mère, chose qu'elle cache et garde dans le coffre de sa voiture, dans le trou de la forclusion.

Il y a donc des mères qui se conduisent comme des criminelles, qui ne prennent pas soin de leur enfant, qui le laissent dans ses excréments, le maltraitent et ne lui parlent pas. Les experts ont parlé d'autisme pour qualifier les séquelles psychiques de l'enfant. Séréna n'aura probablement pas accès à la parole. Elle a été privée de soins, privée de lumière, privée de mots et d'amour, privée de vie.

La folie maternelle est patente. Cela n'exclut pas sa culpabilité. Finalement, la mère, depuis que son bébé a été découverte, prend conscience de ce qui s'est passé. Elle réalise qu'elle n'a pas été mère pour son enfant, qu'elle n'a pas pu ni su s'en occuper, qu'elle ne l'a pas reconnue comme sienne, comme enfant, comme corps qui vit, et encore moins comme être de parole. Qu'était-elle alors ? Là se situe la vraie énigme. Un « parasite » peut donc occuper le ventre maternel et rester parasite. Un parasite qu'on abandonne, qu'on laisse tomber, qu'on tait, qu'on tue. Si cela fait froid dans le dos, peut-être est-ce parce que nous sommes tous des ex-parasites du ventre maternel, mais des parasites acceptés, nommés et parlés, plus ou moins heureux de vivre et d'exister, mais vivants.



### *Une nomination singularise*

L'avocate de la mère, Chrystèle Chassagne-Delpech (3) s'insurge en demandant qu'on cesse de diaboliser cette affaire et de l'appeler « l'enfant du coffre ». Sans doute considère-t-elle que c'est bien réducteur et surtout méprisant pour sa cliente. Et elle a raison. Sauf que la petite Séréna est bien « l'enfant du coffre », ce signifiant la désigne, c'est un signifiant-maître qui en fait l'enfant singulière qu'elle est, une enfant laissée dans un coffre. Certes, un coffre a un habitacle. Et cet habitacle est le lieu où elle a pu survivre. Il me semble que, malgré tout, il y a eu, dans le choix du coffre de la voiture, une protection minimale de l'abandon dont elle a été victime, une cachette de survie.

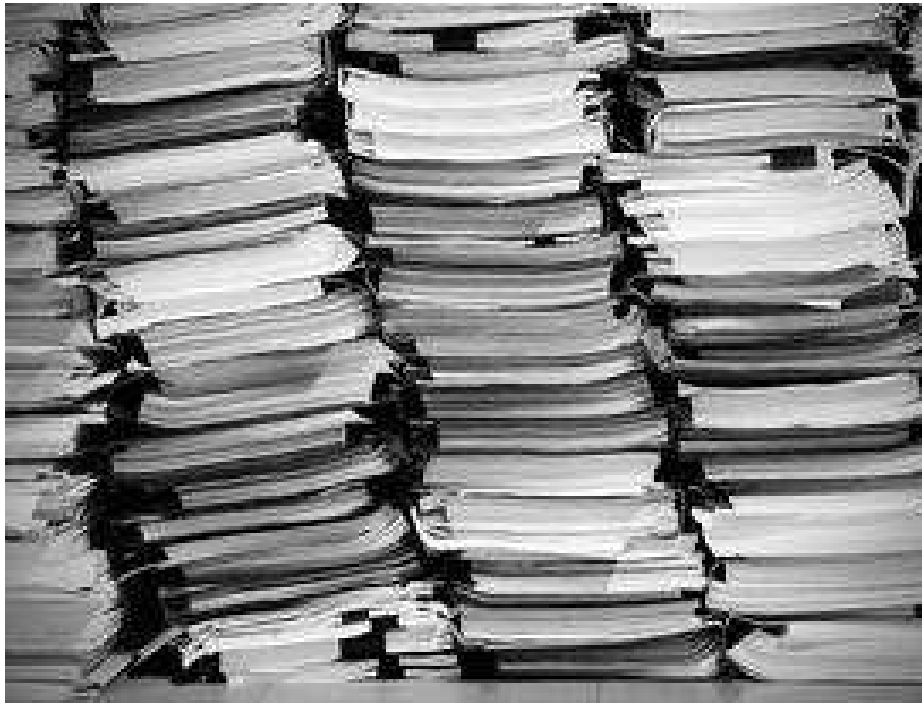
La nommer ainsi marque la singularité de son expérience et donne à l'enfant comme à la mère, une vérité plus humaine que l'avocate ne le pense. Freud a donné un nom à nombre de ses patients devenus célèbres, « l'homme aux rats », « l'homme aux loups », faisant d'eux des cas exemplaires de l'investigation psychanalytique, désignant ainsi leur être de symptôme, la marque *sinthomatique* qui a fait d'eux des cas paradigmatiques. De même, « l'enfant du coffre » : on la nomme *avec* le signifiant qui la particularise. Disons qu'elle *ek-siste* depuis sa sortie hors du coffre, qu'on parle d'elle, qu'on la reconnaît. Et c'est en cela qu'elle a chance de trouver une place plus accueillante dans le désir de l'Autre.

1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », leçon du 16 novembre 1976, inédit.

2 : Cf. Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 577.

3 : Cf. « Fillette retrouvée dans un coffre de voiture : la mère "complètement dans le déni de grossesse" », [ladepeche.fr](http://ladepeche.fr), 30 octobre 2013, disponible [ici](#)





## **Payer le prix de sa propre extranéité**

*À propos de l'augmentation des frais d'inscription à l'Université pour les étrangers*

**par Lore Buchner**

Ce n'est pas parce que je suis une étudiante argentine-polonaise en France que je me suis décidée à prendre la parole, mais plutôt parce que je suis *étrangère*. Que ce soit en France ou ailleurs, peu importe. Aucun gentilé ne dira jamais la vérité ultime sur l'être, ne saura le nommer. Ni le mien ni celui d'autrui. *Étranger* est au fond le nom du sujet en tant qu'il parle, en tant qu'il y a toujours un mot qui lui échappe dans sa langue.

Je me fais donc destinataire, comme tout autre, de cette décision de l'État français d'augmenter les frais de scolarité d'environ 100 000 étudiants étrangers extra-européens (1). Ce n'est pas une petite augmentation puisqu'il s'agit de multiplier le montant actuel par 16. À l'accès universel à l'enseignement supérieur seront dès lors posées des limites financières, liées à l'origine des candidats, ce qui, selon le Premier Ministre Édouard Philippe, constitue « un choix mesuré » ; celui-ci répond, dit-il, à l'intention « d'améliorer les conditions d'accueil » et de « financer des bourses ». Cependant, étudier en France deviendra bientôt inaccessible pour une bonne partie des étudiants non européens désireux de trouver une place au sein de la République des Lumières, jadis célèbre pour sa devise « Liberté, Égalité, Fraternité » qui a rayonné à travers le monde.

Intrus, migrant, inconnu, ce qui constitue essentiellement la figure de *l'étranger* est une jouissance opaque, réfractaire à l'universalisable, inclassable. Il faut bien qu'il paie le prix de son excentricité, qu'il ne se confonde pas avec les autres, qu'il ne bénéficie pas des mêmes droits, afin que soient bien marquées les limites entre l'*in-* et l'*ex-*.

C'est en analyse que j'ai saisi ce que veut dire *payer le prix de sa propre extranéité*. Non sur le plan de la politique d'État, mais sur celui des êtres parlants. S'adresser à un analyste, en se confrontant à la parole, ne peut qu'aboutir à un tête-à-tête avec notre inconscient. Rien de plus étranger que ce qui réside en moi, et face auquel je me retrouve à chaque fois en exil de moi-même. *L'Unheimlich* chez Freud, *l'extime* chez Lacan, cette chose, à la fois intime et extérieur, me regarde pourtant plus que tout. Mon extranéité m'habite, me divise, me joue des tours, me hante. Souvent, j'en souffre. Et malgré tous les rêves de dressage ou d'éradication des gardiens de service, une constatation s'impose : ça fait retour.

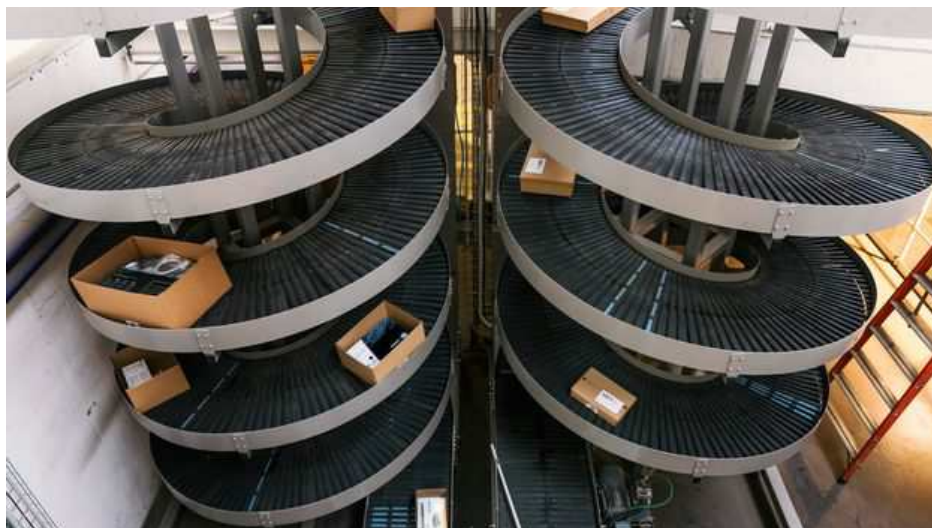
Le réel insiste par excellence sous la forme de l'étranger, aussi bien pour le sujet que pour les communautés. La gestion de l'extranéité est depuis toujours une affaire d'État. Le discours du maître impose surtout de déceler l'étranger, de le nommer comme tel, de le garder à distance, de le « mesurer ». C'est ainsi qu'on se met à rêver de faire cohésion, de ne faire plus qu'un, tout en localisant le trouble dehors. L'étranger angoisse, il rompt la soi-disant harmonie. Il devient alors le bouc-émissaire le plus approprié pour justifier tout ce qui, foncièrement, ne peut que clocher. Il faut donc bien qu'il paie un bon prix.

Enfin, c'est aussi grâce à la psychanalyse que j'ai appris que la vraie patrie n'est pas la terre où l'on est né ni celle qui délivre nos passeports, mais la demeure du symptôme singulier avec lequel se tisse notre vie. Au bout du compte, le plus loin où l'analyse peut nous conduire, n'est-ce pas à ne faire d'elle notre seul drapeau ? C'est en cela que nous pourrions œuvrer ensemble pour faire valoir la présence d'étudiants de tous horizons au sein du département de psychanalyse de Paris-8, fondé par Jacques Lacan, afin que les « sciences propagées sous ce mode universitaire » trouvent, à l'expérience de l'analyse, « l'occasion de se renouveler » (2).

Quelle position sauront donc trouver les psychanalystes dans la civilisation de nos jours, quand tout pousse à lever les drapeaux, non au nom de la singularité de la jouissance, mais de sa ségrégation ? C'est encore à nous d'inventer la bonne manière de faire place à l'extranéité irréductible qui nous traverse.

1 : Cf. « Études supérieures : la France va augmenter les frais de scolarité des étrangers extra-européens », *Libération*, 19 novembre 2018, disponible [ici](#).

2 : Lacan J., « Peut-être à Vincennes », *Ornicar ?*, n° 1, janvier 1975.



# Communiqué du Département de psychanalyse de l'université Paris-VIII

Alerté par ses étudiants de la décision d'augmenter par 16 les frais d'inscription des étudiants extra-européens, le Département de Psychanalyse s'inquiète des enjeux et des conséquences de celle-ci.

Elle privera de notre accueil les étudiants les moins fortunés et nous privera de la richesse de leur rencontre, de la dignité que nous gagnons tous à contribuer à leur formation. Elle met en péril les formations comme la nôtre, réputées sur le plan international et qui accueillent de nombreux étudiants étrangers assurés d'y trouver un bénéfique personnel et professionnel, et de contribuer au développement de nos disciplines. Notre exemple atteste de ce que l'attractivité d'une formation ne se mesure pas à son coût élevé.

C'est le rayonnement intellectuel français qui se trouvera gravement atteint et appauvri, ainsi que l'incalculable valeur des échanges universitaires internationaux.

*Des articles de presse peuvent être consultés sur la page Facebook du Département de psychanalyse - Université Paris 8, [ici](#)*

*La page Facebook des étudiants du département de psychanalyse-Paris 8 accueille des témoignages d'étudiants concernant leur choix de venir étudier en France dans ce département et les conditions financières dans lesquelles ils effectuent leurs études, consultable [ici](#)*





---

*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*  
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Rédactrice en chef* : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay ([virginie.leblanc@gmail.com](mailto:virginie.leblanc@gmail.com) ,  
[faypenelope@gmail.com](mailto:faypenelope@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**